

Récits oniriques et fantastiques N°1 :

NODIER, *Smarra ou les Démons de la nuit* (1821)

L'influence germanique fut très grande sur la première génération des romantiques français. Mme de Staël avait déjà puisé dans la littérature d'outre-Rhin les modèles du romantisme lyrique. Nodier l'un des maîtres du mouvement français, avant que ses adeptes ne préfèrent le Cénacle de Hugo, fut particulièrement attentif aux œuvres germaniques d'inspiration fantastique ou « surnaturaliste », comme celles d'Hoffmann ou de Jean-Paul Richter.

*Ce « romantisme noir » trouva chez Nodier, en raison de son caractère tourmenté et de sa culture encyclopédique, un terrain fécond d'épanouissement. Dès 1818 dans *Jean Sbogor*, mais surtout en 1821 avec *Smarra*, Nodier revendique pleinement une poétique fantastique qui soit surtout, dit-il, l'art de parler à notre imagination en la ramenant vers les premières émotions de la vie, en réveillant autour d'elle jusqu'à ces redoutables superstitions de l'enfance que la raison des peuples perfectionnés a réduites aux proportions du ridicule ».*

*Ainsi voit-on à l'œuvre, dans *Smarra ou les Démons de la nuit*, une « sombre poésie », qui n'est peut-être pas sans préluder à celle des *Chants de Maldoror*, de Lautréamont, au service d'une écriture traversée d'angoisses et de cauchemars. Et c'est bien comme un poème avant tout qu'il faut lire cette page de conte cruel et macabre.*

Plus tranquille, je livrai ma tête au sabre si tranchant et si glacé de l'officier de la mort. Jamais un frisson plus pénétrant n'a couru entre les vertèbres de l'homme ; il était saisissant comme le dernier baiser que la fièvre imprime au cou d'un moribond, aigu comme l'acier raffiné, dévorant comme le plomb fondu. Je ne fus tiré de cette angoisse que par une commotion terrible : ma tête était tombée... elle avait roulé, rebondi sur le hideux parvis de l'échafaud, et, prête à descendre toute meurtrie entre les mains des enfants, des jolis enfants de Larisse, qui se jouent avec des têtes de morts, elle s'était rattachée à une planche saillante en la mordant avec ces dents de fer que la rage prête à l'agonie. De là je tournais mes yeux vers l'assemblée, qui se retirait silencieuse, mais satisfaite. Un homme venait de mourir devant le peuple. Tout s'écoula en exprimant un sentiment d'admiration pour celui qui ne m'avait point manqué, et un sentiment d'horreur contre l'assassin de Polémon et de la belle Myrthé. — Myrthé ! Myrthé ! m'écriai-je en rugissant mais sans quitter la planche salutaire. — Lucius ! Lucius ! répondit-elle en sommeillant à demi, tu ne dormiras donc jamais tranquille quand tu as vidé une coupe de trop ! Que les dieux infernaux te pardonnent, et ne dérange plus mon repos. J'aimerais mieux coucher au bruit du marteau de mon père, dans l'atelier où il tourmente le cuivre, que parmi les terreurs nocturnes de ton palais.

Et pendant qu'elle me parlait, je mordais, obstiné, le bois humecté de mon sang fraîchement répandu, et je me félicitais de sentir croître les sombres ailes de la mort qui se déployaient lentement au-dessous de mon cou mutilé. Toutes les chauves-souris du crépuscule m'effleuraient caressantes, en disant ; Prends des ailes !... et je commençais à battre avec effort je ne sais quels lambeaux qui me soutenaient à peine. Cependant tout à coup j'éprouvai une illusion rassurante. Dix fois je rebondis en m'essayant peu à peu dans l'humide brouillard. Qu'il était noir et glacé ! et que les déserts des ténèbres sont tristes ! Je remontai enfin jusqu'à la hauteur des bâtiments les plus élevés, et je planai en rond autour du socle solitaire, du socle que ma bouche mourante venait d'effleurer d'un sourire et d'un baiser d'adieu. Tous les spectateurs avaient disparu, tous les bruits avaient cessé, tous les astres étaient cachés, toutes les lumières évanouies. L'air était immobile, le ciel glauque, terne, froid comme une tôle mate. Il ne restait rien de ce que j'avais vu, de ce que j'avais imaginé sur la terre, et mon âme épouvantée d'être vivante fuyait avec horreur une solitude plus immense, une obscurité plus profonde que la solitude et l'obscurité du néant. Mais cet asile que je cherchais, je ne le trouvais pas. Je m'élevais comme le papillon de nuit qui a nouvellement brisé ses langes mystérieux pour déployer le luxe inutile de sa parure de pourpre, d'azur et d'or.